

Lieux communs

Extraits de cafés d'André Carpentier. Boréal, 342 p.

Sandrina Joseph

Number 235, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62030ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Joseph, S. (2011). Review of [*Lieux communs / Extraits de cafés* d'André Carpentier. Boréal, 342 p.] *Spirale*, (235), 72–73.

Lieux communs

PAR SANDRINA JOSEPH

EXTRAITS DE CAFÉS d'André Carpentier

Boréal, 342 p.

Il y a beaucoup de choses place Saint-Sulpice [...]. Un grand nombre, sinon la plupart, de ces choses ont été décrites, inventoriées, photographiées, racontées ou recensées. Mon propos dans les pages qui suivent a plutôt été de décrire le reste : ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance : ce qui se passe quand il ne se passe rien, sinon du temps, des gens, des voitures et des nuages.

— Georges Perec

Et le prix d'entrée de ce spectacle inclut le café!

— André Carpentier

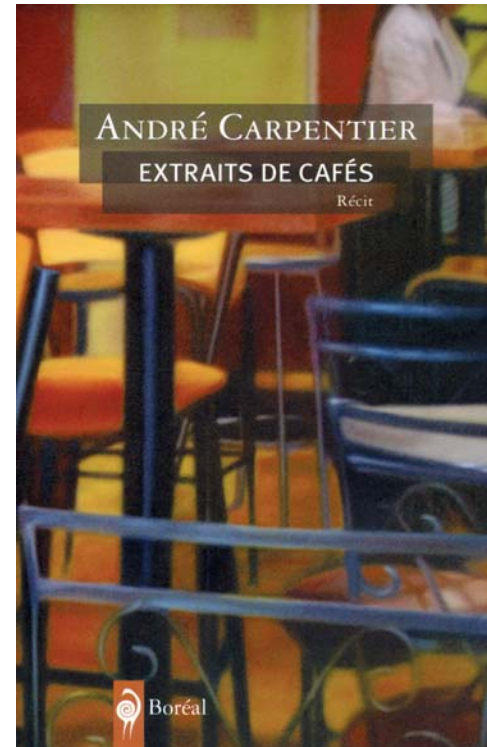
Avec *Ruelles, jours ouvrables* (Boréal, 2005), André Carpentier nous invitait à le suivre dans les méandres des ruelles montréalaises, là où un écrivain muni d'un carnet, soudain, devenait un homme suspect. Dans les cafés montréalais toutefois, il n'y a pas de doute que l'écrivain tout d'un coup s'est fondu, carnet en main, dans la faune des cafés pour entreprendre ce qui deviendrait *Extraits de cafés*. Lieu par excellence (avec son chez-soi, bien entendu !) pour lire le journal, griffonner quelques mots dans un cahier ou pianoter sur le clavier de son ordinateur portable, les cafés regorgent d'une clientèle qui a l'habitude de se partager ces lieux communs à la façon de colocataires un peu à l'étroit dans leur appartement et qui acceptent sans rechigner de s'occuper à des tâches personnelles devant public. Là, Carpentier a très probablement pu observer le spectacle et l'écrire en toute impunité.

Pourtant, le sous-titre de ces deux récits — « Flâneries en ruelles montréalaises » et « Flâneries en cafés montréalais » —

tend à souligner la principale similitude entre ces deux ouvrages : le bonheur de la musardise. Aussi l'auteur n'hésite-t-il pas à dépeindre la traversée d'un café à la façon d'une déambulation dans des rues étroites : « *Les cafés abondent en sentiers, suffit de voir comment les arrivants se dirigent entre les tables pour atteindre celle qui sera un moment la leur. Premier sentier à droite après la grosse fille, deuxième à gauche le long du mur, jusqu'à la table du fond...* » Bien assis devant un muffin un peu gras, Carpentier peut ainsi laisser à son esprit la liberté d'explorer les chemins ondulants qui le mènent vers les autres et les choses.

« ÊTRE AUPRÈS DES CHOSES »

Membre de l'atelier de géopoétique La Traversée, Carpentier met en œuvre dans *Extraits de cafés*, comme il l'avait fait avec *Ruelles, jours ouvrables*, cette démarche créative au moyen de laquelle l'écrivain entretient un « *rapport sensible et intelligent à la terre, à l'espace qui environne l'humain* » (www.latraversee.uqam.ca) et qui, dans ses deux récits, lui permet de découvrir — plutôt que de simplement traverser — divers espaces urbains comme le raconte l'auteur dans un article intitulé « Être auprès des choses » : « *Il est des lieux publics, des lieux communs, où la vie quotidienne s'expose, au moins partiellement, des rues, des ruelles, des cafés, des gares, des parcs, tous lieux qui intéressent le flâneur, car s'y multiplient les exemples les plus variés d'une recherche d'harmonie relative, avec les résistances, les renonce-*



ments, les engagements que cela suggère, les tiraillements, les distractions... Car chacun déploie son propre mode d'adaptation, et les critères qui déterminent ce monde sont sans cesse à renégocier, à réaffirmer dans le quotidien. »

Ce rapport lieu-écriture est par conséquent un moyen d'entretenir un lien privilégié avec le sensible mais également avec l'insignifiant, « *ce que l'on ne note généralement pas, ce qui ne se remarque pas, ce qui n'a pas d'importance* », comme l'écrit Perec dans *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*. En tentant pour sa part d'épuiser des lieux montréalais, Carpentier réussit (avec le concours de son carnet) à écrire là où le quotidien se donne en spectacle et au moment même où l'envie de l'écriture advient pour être véritablement présent au monde, « *auprès des choses* » ou tout près d'elles, aussi négligeables soient-elles. Il n'est à cet effet pas étonnant de lire dans son récit que le « *café [est un] lieu propice pour se*

brancher sur la banalité » puisque « [t]out café est le palais de l'invariance, au sens où ses variables maintiennent leurs propriétés ». Ce lieu commun accueille sans discrimination les clichés, le déjà-vu, l'anodin, le minime, ces gestes et ces paroles convenus que nous connaissons par cœur, qui nous sont si familiers à la lecture d'*Extraits de cafés*. Qui sont également si familiers à Carpentier qu'il doit parfois se contenter d'observer nonchalamment un spectacle vu et revu des dizaines de fois : « je note : Aujourd'hui, rien. C'est-à-dire que des gens de cafés semblables à des gens de cafés qui font ce que font les gens de cafés, ce qui n'est pas rien, mais c'est comme s'il ne se passait rien, tant les choses sont comme d'habitude au café. Chacun fait ce que doit, qui s'engueule, qui sanglote, qui s'en fiche. »

« [R]ÉCITS DE CHOSES VUES »

Car le flâneur est un oisif, bien qu'occasionnel ; au moment de sa musardise, son emploi du temps est soit libre soit ignoré. Il n'est ni de ceux qui traversent les rues, les parcs ou les gares, en route vers une destination précise, ni de ceux qui vont dans un café pour un rendez-vous d'affaires ou pour s'acheter un expresso qu'ils boiront ailleurs. Il s'est détourné de ses obligations quotidiennes pour justement faire l'épreuve du quotidien : « [l]e flâneur vise à s'approprier pleinement le peu. Et pour cela, il doit sans cesse ruser, prendre ses observations à revers, car l'habitude des choses, des lieux, des événements en dévore l'essence » (« Être auprès des choses »). Aussi l'écrivain n'est-il pas un flâneur quelconque. Carpentier le dépeint en effet comme un observateur exemplaire parce que sensible aux spectacles minuscules et impromptus auxquels il assiste, ravi. Il remarque du reste « dans l'aura des cafés, c'est-à-dire dans la constellation de traces humaines qui y sont associées, une chose singulière et enviable qui est la lenteur. Je veux dire cette disponibilité fluide qui est le fait de celui qui se donne le temps de regarder, d'écouter, de rêver, de maintenir ce que Pierre Sansot appelle un ennui de qualité ». Car au contraire du flâneur ordinaire, l'écrivain musardeur est pour sa part très occupé : s'il est habité par ses observations — occupé

par elles —, il s'emploie tout autant à consigner celles-ci dans son carnet — occupé à les noter. Lui aussi vit au rythme de la lenteur, éprouve un « ennui de qualité », jouit de la gratuité de l'instant, mais c'est précisément à cet instant que commence son travail. Dans ses moments de musardise, son carnet meuble tout entier son emploi du temps.

L'importance de ce petit objet de papier pour l'écrivain flâneur est fondamentale ; compagnon d'humbles excursions, poids à peine perceptible dans la poche, tueur de temps déjà mort, « le carnet, courant à l'essentiel, disons donc par resserrement, transforme en scène de théâtre ce qui est pourtant si banal ». Étrange, donc, que l'appellation « récit » se soit glissée sous le titre de l'ouvrage de Carpentier. Il ne fait pas de doute que ce dernier soit porté par un désir de « débrutir ces fragments et de les organiser à la tangente des carnets et d'une somme possible, qu'on pourrait appeler un livre ». Pourtant, la forme fragmentée d'*Extraits de cafés* s'approche beaucoup plus de notes remaniées, ce qui en fait tout le charme, que d'un récit. C'est, selon l'expression du carnetiste André Major, un « esprit vagabond » que nous traquons en lisant Carpentier, d'autant que celui-ci est un flâneur impénitent. Il invite par ailleurs son lecteur à musarder à son tour dans *Extraits de cafés* pour revenir à « une lecture par bribes de ce livre » qui s'apparente en définitive beaucoup plus à une collection de micro-récits qu'à une somme.

« AU BONHEUR DES PERSONNAGES »

L'étiquette « récit » a du moins le bénéfice de mettre en évidence le travail d'invention effectué par Carpentier, un travail qui se trouve au confluent de l'observation et de l'imagination. De ses sorties dans des cafés montréalais dont il protège l'anonymat aussi bien que celui des personnages qu'il y croise — ce qui lui permet sans doute de transformer à sa guise le décor —, l'auteur retient « des bouts de listes où l'imagination joue aussi fort de son instrument que l'observation ». Le café prend alors des allures de scène théâtrale où le dramaturge arrange une réplique, une sor-

tie, un costume afin d'améliorer la représentation qui se déroule sous ses yeux, de combler les manques du réel pour le bénéfice de son lecteur qui — dans mon cas à tout le moins — se plaît à deviner la part d'invention qui s'est glissée dans ces fragments de la vie ordinaire, comme dans ce commentaire où des serveuses anonymes se parent de masques ou de déguisements : « Je parle d'une serveuse aux yeux de jade, qui embaume le patchouli [...]! Une de ces filles de son temps, qui arbore un maquillage formant un masque. Les anciennes serveuses, bien que déguisées, étaient moins spectaculaires. Mais à quoi bon sonder cette collection de personnages, de scènes et de décors[?] » Car Carpentier prend, dans ces moments de minutieuses descriptions, les traits d'un lecteur avide qui voit la fiction à l'œuvre dans le réel, qui reconnaît dans ces clients de café ordinaires des personnages de romans tout aussi humains : « Un catalogue de silhouettes et de personnages, des Ferdinand Bardamu, des Oliver Twist, des Tinamer de Portanqueu, des Mrs. Dalloway, des Charlus, des Albertine, des Survenant, des Sophie de choix ou de malheurs, des Étienne Lantier, des José Arcadio Buendía, des Anna Karénine, des Frédéric Moreau, des grosses femmes d'à côté, des Tristram Shandy, des Oskar Matzerath, des Madame Bovary, le monde, quoi! considéré à la pièce, qui est partout pareil, des personnages qui défendent les mêmes rôles, qui portent les mêmes drames intérieurs, ce sont les acteurs et les décors qui varient. »

Il n'y a pas à dire, Carpentier est un fin portraitiste. Attentif aux particularités de chacun des clients ou des cafetiers qui attirent son attention, notamment dans ses chapitres intitulés « Au bonheur des personnages », il trace des ébauches qui nous donnent à voir des choses minuscules. Forcément, sans loupe, leur contour n'est pas tout à fait clair, mais nous reconnaissons pourtant bien la silhouette — la nôtre — qui se profile dans ces carnets, une silhouette que l'écrivain a préféré ne pas rendre avec trop de netteté : « Devant de telle scène, qui ne sont que des tableaux dans leur fixité de musée, je respire à fond, comme le photographe qui, au moment du clic, ne craindrait pas les effets de flou. »

—